



# Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

## Séance publique

### Maeterlinck, notre contemporain ?

**Christian Angelet** Une jeunesse gantoise – **Maxime Benoît-Jeannin** De l'importance d'être Georgette (ou de la difficulté de la biographie) – **Jacques Cels** Gaston Compère hyperlecteur – **Julien Roy** Mettre Maeterlinck en scène

## Communications

**Marie-José Béguelin** Ferdinand de Saussure après un siècle – **Guy Vaes** Un intime écheveau d'horizons – **Jacques De Decker** Wagner chez les Belges – **Éric Brogniet** L'influence des poètes arabes préislamiques sur la naissance de l'amour courtois chez les troubadours de langue d'oc – **Philippe Jones** La création et l'image mentale – **Robert Darnton** Le numérique et l'avenir du livre – **Raymond Trousson** Musique et musiciens dans *À la recherche du temps perdu* – **Jean-Baptiste Baronian** Portrait du romancier au dictaphone – **Daniel Droixhe** Aux origines de l'Académie royale de Belgique (1835-1837). Attraction flamande, occultation wallonne – **Yves Namur** De la table à l'écrit, petit traité des gourmandises littéraires (III). Dodin-Bouffant et son double chinois

## Hommage à Pierre Ruelle

**Marc Wilmet** Pierre Ruelle. Fragments de souvenirs – **Jacques Charles Lemaire** Pierre Ruelle, professeur à l'U.L.B. Quelques anecdotes

## Prix de l'Académie en 2010

## Ceux qui nous quittent

**Hubert Nyssen** par Jacques De Decker





# Une jeunesse gantoise

Par M. Christian Angelet

Maeterlinck naquit à Gand le 29 août 1862, dans une famille de rentiers richissimes, francophones et catholiques. Il fit ses études secondaires au collège Sainte-Barbe de 1874 à 1881, ensemble avec ses amis poètes Grégoire Le Roy et Charles Van Lerberghe. Georges Rodenbach et Émile Verhaeren les y avaient précédés de quelques années, et après eux viendrait Franz Hellens. Les Pères Jésuites, Maeterlinck ne les porterait pas dans son cœur. Dans son dernier ouvrage intitulé *Bulles bleues*, où il raconte des souvenirs d'enfance et de jeunesse, il s'est plaint que les Pères n'eussent à la bouche que péché de luxure, enfer et damnation. Quant à Hellens, disons qu'en la matière il a su faire la part des choses. Écoutons-le :

Ce que je dois aux Jésuites regarde plutôt la discipline que l'enseignement. Le manque de sincérité, l'esprit machiavélique et, pourquoi ne pas le dire, l'absence en bien des cas de vraie dignité humaine, me les eussent fait détester dès cette époque où je ne faisais que sentir ces défauts ; mais je n'oublierai jamais ce que ces maîtres ont de grand, ce qui les place bien au-dessus des autres éducateurs religieux<sup>1</sup>.

Après ses années de collège, Maeterlinck fit sans enthousiasme des études de droit, comme il était d'usage dans la « bonne bourgeoisie » de ce temps. Devenu avocat, il plaida quelquefois *pro deo* (et en flamand), mais il perdait tous ses procès. Au dire de Maeterlinck

1/ Franz Hellens, *Documents secrets*, Paris, Albin Michel, 1958, p. 21-22.

même, tous ses clients finissaient en prison ! Cette carrière ne lui convenait pas et il ne tarda pas à en rester là.

Entre-temps, il avait déjà publié une vingtaine de poèmes dans les revues belges et françaises de l'époque. Surtout, il avait passé six mois à Paris, soi-disant pour se perfectionner dans l'art du barreau. En réalité, il y avait découvert la littérature et les écrivains symbolistes, particulièrement le poète Stéphane Mallarmé et le conteur fantastique Villiers de l'Isle-Adam, qui provoqua en lui une révolution spirituelle déterminante en lui donnant le sens du mystère et de la fatalité qui marque en profondeur ses premières œuvres. C'est en 1889, à l'âge de 27 ans, qu'il édita à compte d'auteur, un recueil de poésies intitulé *Serres chaudes* et sa première pièce de théâtre, *La Princesse Maleine*. De cette pièce, il envoya un exemplaire à Mallarmé ; celui-ci le remit à Octave Mirbeau, qui était parmi les critiques les plus influents de son temps et tenait la chronique littéraire du journal *Le Figaro*. Quelques mois plus tard, un dimanche matin, la famille Maeterlinck eut la surprise de lire, en première page de ce journal et de la main de Mirbeau, un article où notre auteur était qualifié de nouveau Shakespeare et sa *Princesse*, de chef-d'œuvre indépassable des temps nouveaux. Du coup, Maeterlinck était célèbre. Son succès ne devait plus se démentir sur une carrière de plus de soixante ans et couronnée par le Prix Nobel. Le seul Prix Nobel jamais accordé à un écrivain belge. C'était en 1911.

\*

On a beaucoup disserté sur la spécificité du Symbolisme belge. Elle est manifeste sur plusieurs points. Sur le plan thématique d'abord. Un Rodenbach, un Verhaeren disent leur pays natal : c'est *Bruges-la-Morte* et *Le Carillonneur* pour l'un, c'est *Les Flamandes* et *Toute la Flandre* pour l'autre. Choisir la Flandre pour matière première, dire le plat pays qui est le sien, fut pour chacun d'eux, s'assurer succès et célébrité.

Cette réflexivité thématique se retrouve-t-elle chez Maeterlinck ? Ses concitoyens gantois l'ont affirmé. Prenons l'un des plus éminents d'entre eux, l'écrivain Karel van de Woestijne (1878-1929). Poète et conteur réputé, mais d'expression flamande. Parfait connaisseur des lettres françaises, il est l'auteur d'un volumineux recueil d'essais critiques consacrés à Verhaeren, Rodenbach, Van Lerberghe, Maeterlinck, Iwan Gilkin, George Minne, Théo Van Rysselberghe et quelques autres. Plus jeune que Maeterlinck d'une quinzaine d'années, il lui est arrivé, dit-il, de suivre l'écrivain déjà

célèbre dans les rues de Gand, fasciné qu'il était par la nature énigmatique mais native de sa poésie. Il retrouvait dans *Serres chaudes* une projection de l'ambiance mortifère de leur ville natale. Chaque morceau de ce recueil lui apparaissait comme la transposition d'un endroit précis. Je cite et traduis :

Cette poésie était le reflet de la ville, une intense reproduction personnelle du milieu gantois. Je pouvais situer chaque poème dans un coin particulier de Gand. Voici l'hôpital avec ses miasmes et son silence angoissant. Voici la maison des aveugles : ils s'avancent en hésitant dans le jardin funèbre. Voici les canaux et leurs eaux stagnantes, avec le soleil rougeoyant dans les eaux de nacre. Enfin, voici l'hôtel de maître où habite Maeterlinck... Partout, je retrouvais la détresse et l'oppression que lui et moi avions en commun<sup>2</sup>.

Le caractère subjectif de ce commentaire saute aux yeux. Manifestement, le jeune poète flamand se projette dans la figure de son aîné francophone. (Soit dit en passant, il l'avait lu de près et sa poésie s'en ressent.) Gantois, le jeune Maeterlinck l'était avant tout par son bilinguisme. La connaissance du flamand facilite l'accès aux autres langues germaniques. Maeterlinck lisait couramment l'anglais et l'allemand. Et n'a-t-il pas traduit de l'ancien flamand *L'ornement des noces spirituelles* de Ruysbroeck l'Admirable, en 1891 ? N'a-t-il pas traduit *Les Disciples à Saïs* et les *Fragments* de Novalis, en 1895 ? Ne devait-il pas plus tard traduire *Macbeth* ? Maeterlinck fut un traducteur excellent et un authentique passeur de culture.

Depuis les travaux de Paul Gorceix, sa germanophilie est bien connue. Celle-ci impliquait de curieux détours. Ce Flamand avait choisi d'écrire en français<sup>3</sup>. Or, il affectait un réel mépris pour les attributs traditionnels de la pensée française : le culte de la raison et de la clarté, le scepticisme railleur. Maeterlinck avait l'ironie en horreur. Pour lui, elle était incompatible avec la poésie. Dans le cahier de notes qu'il tenait dans les années 1888-89<sup>4</sup>, il y revient à plusieurs reprises : « Étudier l'ironie, le mal de France en art. » Et encore : « Le territoire de la poésie française a toujours été extrê-

2/ Karel van de Woestijne, *Kunst en geest in Vlaanderen*. Verzameld werk, deel 4, Brussel, Uitgeverij Manteau, 1949, p.589-590.

3/ À ce sujet, voir Christian Angelet, *Le sujet poétique et son rapport à la langue dans Serres chaudes de Maeterlinck*. In : Lidia Anoll, Marta Segarra, *Voix de la Francophonie : Belgique, Canada, Maghreb*, Universitat de Barcelona, 1999, p. 13-22.

4/ Publié sous le titre *Le Cahier bleu* dans les *Annales de la Fondation Maeterlinck*, t. 22 (1976), p.154 et 160.

mement sablonneux et a été calciné dès l'origine par l'ironie, en sorte que nulle autre culture qu'une intensive n'y a jamais été possible. »

L'ironie est la pratique du double sens : une dissociation du parler et de l'être. C'est un facteur de distance intérieure. À cela s'oppose le credo du romantisme allemand, qui était aussi celui de la poésie symboliste et de Maeterlinck, à savoir que la poésie a pour fondement la sympathie ou communion avec la nature et l'absorption du moi personnel dans la totalité des choses<sup>5</sup>. C'est un thème récurrent du *Cahier bleu* :

Le germanisme semble le sceau du monde nouveau, comme l'hellénisme et le latinisme étaient ceux des deux mondes anciens les mieux connus de nous. Le germanisme est le contact nouveau avec la substance et proprement une sympathie complète avec les choses.

La participation sensible est le privilège de l'esprit poétique qui sait retrouver sa convenance essentielle avec le monde. « Il faut, disait Novalis, pour connaître la nature, devenir un avec elle. » C'est l'extase identificatrice, que les Allemands nomment *Einfühlung*. Un des maîtres à penser de l'idéalisme fin-de-siècle en la matière fut le philosophe allemand Schopenhauer, que Maeterlinck semble bien avoir connu<sup>6</sup>. Voici un passage célèbre du *Monde comme volonté et comme représentation* :

Lorsque l'on remplit toute sa conscience de la contemplation paisible d'un objet naturel actuellement présent, paysage, arbre, rocher, édifice ou tout autre, du moment qu'on s'abîme dans cet objet, qu'on s'y perd, comme disent avec profondeur les Allemands, de telle façon que tout se passe comme si l'objet existait seul, sans personne qui le perçoive, qu'il soit impossible de distinguer le sujet de l'intuition elle-même, alors, ce qui est ainsi connu, ce n'est plus la chose particulière en tant que particulière, c'est l'Idée, la forme éternelle<sup>7</sup>.

La germanophilie de Maeterlinck se fonde sur cette philosophie de l'existence indivise du sujet et du monde. Mais elle va plus loin, car elle inclut une forme de désaveu de la langue dans laquelle ce Flamand a choisi d'écrire. Effectivement, pour notre Gantois francophone, en France, entre la nature et l'homme, toujours quelque chose s'interpose, et ce quelque chose, c'est la langue

5/ Novalis, *Fragments*, Paris, José Corti, 1992, p.370.

6/ Voir Christian Berg, *Le Iorgnon de Schopenhauer*, in *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, n° 34, 1982, p. 127 et suivantes.

7/ Trad. J.Burdeau, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p.231.

française elle-même. Les mots français, dit-il, sont comme une ombre éternelle entre l'âme et les choses. Par contre, en flamand, en anglais, tout se passe comme s'ils étaient tirés de l'essence de la nature et coïncidaient avec elle. Cette sympathie verbale, Maeterlinck la qualifie de *lascive*. Et encore : c'est *une luxure spéciale de l'âme*. La poésie germanique est en communion physique avec le monde. Pour l'auteur du *Cahier bleu*, elle représente un modèle indépassable.

Il importe de rappeler que la poétique de la sympathie identifiante est à l'œuvre chez d'autres symbolistes flamands de ce temps. À commencer par l'ami de jeunesse de Maeterlinck, Charles Van Lerberghe. Sa *Chanson d'Ève* repose sur une paraphrase de la Genèse : Adam est curieusement absent de cette évocation. Le bonheur antérieur à la solitude de la chute consiste pour Ève dans la vie confondue, la communication immédiate avec la substance universelle. La pensée se fait palpable, lumière, respiration, épanouissement :

Ne suis-je vous, n'êtes-vous moi,  
O choses que de mes doigts  
Je touche, et de la lumière  
De mes yeux éblouis ?  
Fleurs où je respire, soleil où je luis,  
Âme qui pense,  
Qui peut me dire où je finis,  
Où je commence ?

Invitée par Dieu à appeler les choses, Ève les nommera en les chantant. Elle est toute mêlée à la matière. Ce qu'elle nomme, elle l'est aussi. Elle habite conjointement le langage et le monde. Des mots à la nature et à elle-même, il n'y a nul intervalle. Invention du langage égale naissance de la poésie :

Roses ardentes  
Dans l'immobile nuit,  
C'est en vous que je chante  
Et que je suis.

Et encore :

Quelle merveille en nous à cette heure !  
Des paroles depuis des âges endormies  
En des sons, en des fleurs,  
Sur mes lèvres enfin prennent vie !

Ces vers qualifient une des ambitions fondamentales de Van Lerberghe : trouver une langue qui dirait le fond obscur et primitif du réel, assurer la naissance simultanée de la poésie et du monde.

Quant à l'expérience panthéiste proprement dite, bien sûr, on la rencontre aussi, et abondamment, chez Verhaeren. C'est *Toute la Flandre* :

Je ne distingue plus le monde de moi-même,  
Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants ;  
Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles,  
Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale,  
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant...

Maeterlinck, Van Lerberghe, Verhaeren... Selon Karel van de Woestijne, ces poètes francophones ont su exploiter et manifester l'esprit de la Flandre avec une pénétration et une authenticité autrement puissantes que leurs contemporains d'expression flamande. Voici un extrait de son étude consacrée à Verhaeren. Je cite et traduis :

Chez ces écrivains-là, une éducation française allait de pair avec la vie quotidienne à la flamande. Les us et coutumes de chez nous ont fait d'eux des êtres doubles, des déracinés. Par ailleurs, doués qu'ils étaient d'esprit critique, ils ont su reconnaître comme autant de données objectives et pour ainsi dire extérieures à eux-mêmes, les empreintes profondes de leurs origines et des traditions flamandes, les idéaux et les passions de leur peuple. L'esprit de la Flandre est alors apparu chez eux comme un monde réapproprié, assumé une seconde fois. Flamands, ils le sont redevenus volontairement et par la force de l'esprit. Qui plus est, tout en étant séparés de leur milieu par leur formation latine, ils ont su se soustraire au scepticisme mortel de la culture française. En définitive, l'amour de leur pays a fait d'eux des Flamands mieux accordés à notre génie que leurs collègues qui ont choisi d'écrire dans la langue de leurs compatriotes. Maeterlinck, Van Lerberghe, Eeckhout, Verhaeren... Chacun de ces écrivains francophones a admirablement illustré un aspect fondamental de la race flamande. Chez Maeterlinck, c'est le sens du mystère<sup>8</sup>...

Cette page date de 1906. Maeterlinck avait alors quitté sa ville natale et vivait en France avec Georgette Leblanc depuis dix ans. Il avait tourné le dos à la dramaturgie de son passé pour produire dorénavant un théâtre de la liberté et du bonheur de vivre. À partir d'*Ariane et Barbe-Bleue* et *Monna Vanna*, qui datent de 1901 et 1902, il ne sera plus guère question de la mort et du mystère. Maeterlinck est devenu un autre.

Et faut-il rappeler qu'entre-temps, ses relations avec sa ville natale s'étaient fâcheusement gâtées ? En 1902, dans *Le Figaro*, à l'occa-

sion de la commémoration de la bataille des Éperons d'Or de l'an 1302, Maeterlinck y était allé d'un article virulent contre les flaminguants, ceux qui voulaient la flamandisation intégrale de la Flandre. Il les accusait d'agir par haine de la France et de produire une langue flamande artificielle qui n'était même pas comprise du peuple auquel ils voulaient l'imposer :

C'est dans cet informe et vaseux jargon qu'ils prétendent retremper l'âme de la Flandre, et c'est à le remuer malproprement pour en faire sortir de la haine qu'ils s'évertuent<sup>9</sup>.

Ainsi, en 1902, Maeterlinck s'est brouillé de manière définitive avec les milieux flaminguants de son pays, intellectuels, politiciens et autres. La rancune gantoise ne désarmera plus de sitôt<sup>10</sup>.

Tout se passe donc comme si, en 1906, Karel van de Woestijne avait voulu récupérer en Maeterlinck un Flamand qui appartenait au passé. En 1911, à l'occasion de l'attribution du prix Nobel, il lancera un nouvel et copieux article où il déplore le silence à peu près total de la presse gantoise et des services culturels de la ville. Pourquoi n'organisons-nous aucune célébration officielle en l'honneur de notre prestigieux concitoyen ? Mais aussi, à qui la faute ? Voici la conclusion de cet article :

Je trouve que c'est dommage, vraiment. Par ailleurs, comment oublierai-je que, dans son orgueil de citoyen du monde, Maeterlinck a calomnié, honni et répudié sa Flandre natale<sup>11</sup> ?

\*

L'esprit germanique des symbolistes belges constituait un point sensible de la critique de leur époque. Ils se sont trouvés régulièrement accusés d'écrire en français une langue étrangère. Verhaeren est la tête de Turc de ce type de commentaires. Quant au Maeterlinck des premières pièces, tel et tel critique le glorifient d'avoir su renoncer au *bien-dire* et à la l'élocution opulente de la scène

9/ Voir Antonin Van Elslander, *Maeterlinck et la littérature flamande*. In *Annales...*, t.8, 1962, p. 99.

10/ À l'heure qu'il est, il convient de signaler que la ville de Gand a abondamment célébré le centenaire du Prix Nobel. Expositions, représentations, concerts, conférences, publications et autres manifestations officielles: ce fut, pour la figure de Maeterlinck, une année faste.

11/ A. Van Elslander, *op.cit.*, p.111. Sur Van de Woestijne et Verhaeren, on lira avec profit l'*Introduction* de Jean Robaey à *Toute la Flandre dans Poésie Complète*, 8, Bruxelles, AML Éditions, 2012.

française traditionnelle. Or, dans les hésitations et répétitions verbales des Maleine et autres Mélisande, Karel van de Woestijne (encore lui !) a osé repérer les retombées d'un phrasé à la flamande. À l'en croire, le petit Yniold de *Pelléas et Mélisande* parlerait gantois en français. Par exemple, l'énoncé suivant (A.4, Sc.3)<sup>12</sup> : « Je dois aller dire quelque chose à quelqu'un... »

Bref, le premier Maeterlinck est à ranger parmi les représentants de la fameuse *dualité* constitutive d'une bonne partie des lettres belges, celle des écrivains placés entre deux langues, le flamand et le français : les Ghelderode, Crommelynck, Marie Gevers, Paul Willems, Guy Vaes, Liliane Wouters, Nicole Verschoore et tant d'autres.

On sait que cette dualité a constitué un topique du discours idéologique des nationalistes belges du XIX<sup>e</sup> siècle. L'opposition des races latine et germanique et leur conciliation furent dites constitutives de l'identité nationale. Ce beau souci produisit, chemin faisant, une série d'antithèses, tant culturelles que sociales et qui aboutiraient à ce qu'on a appelé ensuite la *belgitude*. Francophones et Flamands, francophones et Français de France, Flamands et Wallons, Flamands, Wallons et Bruxellois... D'où les tensions conflictuelles : les flamingants en ont énormément voulu aux Verhaeren et Maeterlinck de ne pas écrire dans la langue de leur peuple<sup>13</sup>. Il est d'autant plus surprenant de voir le flamingant Karel van de Woestijne recourir au motif de la dualité pour affirmer la supériorité des auteurs francophones de son pays natal. Ceux-là auraient su dire l'âme de la Flandre, là où les écrivains flamands auraient échoué. Voilà donc un poète flamand hanté par la langue française, tout comme le jeune Maeterlinck était fasciné par les langues germaniques. Tous deux avaient le rêve d'une langue *sous* la langue. La langue poétique, bien sûr. Celle dont Maeterlinck disait qu'elle fait *lascivement* corps avec la nature.

\*

12/ Karel van de Woestijne, *op.cit.*, p.590.

13/ Le plus virulent d'entre eux est sans doute August Vermeylen (1878-1945). Défenseur intransigeant de l'émancipation linguistique de la Flandre, il sera, en 1929, le premier recteur de l'université flamande de Gand ; on sait que Maeterlinck s'est allié aux signataires d'une pétition s'opposant à cette flamandisation. Vermeylen est l'auteur d'un éreintement felleux de *La Sagesse et la destinée* de Maeterlinck, paru en traduction néerlandaise en 1899. Voir « *La Sagesse et la destinée* van Maurice Maeterlinck », dans August Vermeylen, *Verzameld Werk, Tweede Deel*, Brussel, Uitgeverij Manteau, 1955, p.138-154.

Il convient de rappeler le contexte socioculturel particulier où est né le symbolisme belge, la bourgeoisie francophone de Flandre. La bourgeoisie gantoise était francophone et généralement bilingue. Prise entre deux langues, dont l'emploi accusait le clivage des classes sociales. L'auteur de *Bulles bleues* se bornera à déclarer que le français était sa langue maternelle et que le flamand était réservé pour les rapports avec les domestiques<sup>14</sup>.

Personne n'a mieux éclairé ce monde-là que l'écrivaine gantoise Suzanne Lilar (1901-1992). Son récit autobiographique intitulé *Une enfance gantoise*<sup>15</sup> évoque longuement les implications d'une éducation plurilingue. Élevée à la fois par ses parents qui prêchaient le français et par la servante qui ne le savait pas, mais vivait avec elle du matin au soir et lui parlait selon son cœur et ses sens, l'auteur s'est déclarée nantie de deux langues maternelles :

C'est ainsi que j'eus une seconde langue maternelle, car comment nommer autrement celle dans laquelle on apprend à chanter. Longtemps, l'une et l'autre vécurent en moi, côte à côte, sans jamais se mêler ni se reconnaître, m'engageant fortement dans la dualité.

Ensuite, la vocation de l'écriture fut déterminante. Écrire, c'était choisir. En fin de compte, Suzanne Lilar constate qu'elle a fait le bon choix. En optant pour le néerlandais, elle aurait manqué, dit-elle, le meilleur de sa personnalité, à savoir l'expression de sa double appartenance :

Peut-être aurais-je choisi d'écrire en néerlandais, ce qui, sans être une disgrâce, m'eût menée moins loin sur le plan de l'écriture. Car mon œuvre y eût perdu cette vibration si caractéristique des écrivains qui vivent à fleur de deux langues et à l'affrontement de deux cultures.

Comme quoi la dualité franco-flamande se trouve ici carrément posée en source de l'écriture. Source contradictoire s'il en est. D'une part, la langue française, avec son convoi habituel : clarté, raison, mesure. D'autre part, un univers imaginaire spécifique et qui prendrait son départ dans ce que l'auteur nomme *quelque mémoire ancestrale et mystique* : Hadewijch, Beatrix, Ruusbroec... Oui ! Ruusbroec ou Ruysbroeck. Celui-là même dont, longtemps auparavant, dans l'introduction à sa traduction, Maeterlinck avait dit :

14/ Je renvoie à l'édition récente, excellemment annotée par Raymond Trousson : *Bulles bleues*, Bruxelles, Le Cri & Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 2012, p.37-38.

15/ Paris, Grasset, 1976. Les textes cités sont aux p.48, 64 et 65.

Il ignore la plupart des artifices de la parole et ne peut parler que de l'ineffable.

Et encore :

Il ignore presque toutes les ressources de la pensée philosophique, et il est astreint à ne penser qu'à l'incogitable.

Question : peut-on vraiment écrire à la française sur ces choses-là ?  
Suzanne Lilar a assumé et exécuté :

Il me semble que tout ce que j'ai fait ou écrit se ressent de cette contradiction... La fameuse clarté française ne se conquiert jamais plus exemplairement que sur l'obscur, la mesure sur la démesure.

\*

Sur le thème quasiment mythique de la dualité franco-flamande, on peut dire que l'exposé de Suzanne Lilar se présente comme un texte canonique. Tout y est, à commencer par le code critique imposé au lecteur. Lecteur, si tu me juges correctement, tu reconnaîtras en moi un système de valeurs établies et sûres. C'est que je suis artiste et poète à la fois. Je joins la maîtrise de la forme au goût germanique du mystère et de l'inconscient.

*Une enfance gantoise* date de 1971. Après elle, ladite dualité a connu de nombreuses variations, sophistications et dénégations. Il serait passionnant d'examiner ce qu'elle est devenue chez un Guy Vaes, un Paul Willems. Deux auteurs anversois, très éloignés de nos deux Gantois, évidemment. Mais ce serait une autre histoire.